



## Définitions

Sept définitions.

Un journaliste professionnel collecte des faits d'actualité. Il enquête sur le réel. Il vise la vérité. Il jouit de la clause de conscience. Il tait le secret de ses sources. Notre temps manque cruellement de journalistes.

Un éditorialiste exprime le point de vue de la direction d'un journal, ajouté à celui de ses actionnaires, incluant celui de ses annonceurs. Il s'efforce de donner un sens à ce qui a été recueilli par les journalistes qui lui communiquent les résultats de leurs investigations à l'intérieur du réel actuel, à la fois imminent et diffus, mal perceptible, chaotique, imprévisible. Il vise à façonner l'opinion de ceux qui le lisent. Il détermine la ligne politique et assoit l'influence morale du journal dont il est une des principales figures. Notre temps regorge d'éditorialistes.

Un critique (de cinéma, de peinture, de sculpture, d'architecture, de littérature, de théâtre, d'opéra, de danse, de musique, de télévision, de gastronomie) juge des différentes sortes d'objets esthétiques qui sont attribués à son appréciation au nom du réseau matériel ou immatériel qui l'emploie. Il les sélectionne. Il les hiérarchise. Il arrive qu'il les note. Il espère entraîner dans ses approbations, comme il souhaite convaincre de ses dégoûts, les lecteurs ou les auditeurs ou les spectateurs à qui il s'adresse.

Un lecteur professionnel lit et évalue les manuscrits inédits à partir de la ligne éditoriale de la maison d'édition qui le paie. Il écarte les uns et les retourne à leur auteur avec une lettre de refus.



polie. Il communique ceux qu'il a retenus au service de fabrication qui les prépare afin qu'ils soient imprimés.

Un juré est un citoyen tiré au sort à partir des listes électorales de sa nation afin de participer au jury d'assises qui rendra son jugement au nom du peuple (mort, prison, internement psychiatrique, élargissement). Dans un second sens, un juré est le membre d'une commission de personnes qui s'estiment qualifiées soit pour choisir des candidats lors d'un concours, soit pour décerner des prix, soit pour ordonner des dons, soit pour distribuer des postes et des honneurs, soit pour allouer des sommes d'argent, soit pour décerner des parures qui seront disposées sur les corsages et les revers des vestons.

Un professeur est un fonctionnaire public ou un instructeur privé chargé de dispenser des savoirs à des élèves, les faisant passer, d'étape en étape, puis d'examen en examen, d'un niveau inférieur d'ignorance à un niveau supérieur de connaissance, au nom d'un État national, ou d'une communauté religieuse, ou d'un collège scientifique.

Qu'on comprenne bien à quel point de vue je me place. Je ne cracherai pas ici dans une soupe – carnage ou banquet selon la perspective dans laquelle on se place – que j'ai dévorée autrefois. Dans la toute première partie de ma vie, j'ai été élevé, éduqué, civilisé, bon élève, catholique, respectueux, apeuré. Je longeais la muraille du lycée et m'efforçais de m'enfouir dans son ombre. Pas une faute en grammaire. Pas un péché de ponctuation. Pendant la deuxième partie de ma vie, pendant vingt-cinq ans, j'ai exercé diverses magistratures : je suis entré aux éditions Gallimard en 1969 comme lecteur grâce à Louis-René des Forêts, puis à l'ORTF grâce à André du Bouchet, puis à l'Université de Vincennes grâce à Michel Deguy et à Jean-Pierre Richard, à l'École des hautes études en sciences sociales grâce à Yves Hersant et à Marc Augé, à France Culture grâce à Alain Veinstein et à Alain Trutat, à FR3 grâce à Manouby Larif, à *L'Express* grâce à Angelo Rinaldi, au *Nouvel Observateur* grâce à Claude Perdriel. Partout, pour peu qu'on réclamât mon expertise, je jugeais de tout à partir de je ne sais quelle compétence interne (arrogance) ou en suivant un inexplicable sentiment d'intégration aveugle (surmoi) plus hardi et



## DÉFINITIONS

déterminé qu'assumé et conscient. J'ai tout quitté en 1994. Je commençai une troisième vie qui quitta le jugement. On ne trouvera pas ici une critique de la presse, de la télévision, des jurys, des comités de lecture, etc. On trouvera une critique du jugement.

\*

L'enfant arrivant sur le rivage de lumière dans la détresse, l'immigré arrivant dans le port de New York dans le dénuement, l'un et l'autre ont intérêt à marcher sur des œufs, à se faire les mimes des gestes et des apparences des voisins, à devenir les caméléons de la jungle où ils pénètrent *sous peine de mort* dans la semaine qui suit. Dans un premier temps l'étranger, pour gagner de quoi manger, de quoi boire, de quoi se vêtir, pour trouver un logement, pour pouvoir être soigné, doit se glisser dans la peau de ceux qui le reçoivent plus ou moins bien et avec plus ou moins de désir. Il doit chercher à ne pas les heurter en pensant comme tout un chacun. Il doit devenir le milieu afin de s'y fondre. Il est contraint à l'autodomestication dans ses mœurs afin de paraître identique aux autres dans ses manières, dans ses réactions, dans sa présentation, dans ses attitudes. Il doit acquérir leur langue afin de se faire entendre sans *qui pro quo* de ceux à qui il s'adresse. Bref, il est obligé à une pénible et longue et toute neuve paidéia en sorte d'épouser la culture du groupe.

On nomme habitus social ce que tout individu, si différent qu'il soit, partage avec les autres membres de la société dans laquelle il naît. Norbert Elias alla jusqu'à appeler cette autorégulation quasi involontaire, de nature profondément animale, simiesque, mimétique, de la vie en groupe, Psychische Habitus. Le premier habitus psychosocial est injecté dans le corps de l'enfant par la mère, par imitation des proches, par mémorisation de la langue, par les chantages d'affection de la famille immédiate et par le circuit des liens généalogiques. Puis on passe du père au maître, au prêtre, au pasteur, à l'imam, au rabbin, à l'arbitre, au surveillant, à l'appréciation de la cour de récréation, à la peur de la police, à l'attrait contagieux des divertissements, au plaisir du





spectacle des différentes « chaînes » médiatiques, à *l'habitude* enfin qui vient submerger chaque jour.

L'habitude, au cœur de l'*habitus*, définit l'enchaînement temporel que la mort rompt mais qui tend par nature à une répétition infinie et presque automate de ses séquences.

L'homme ne connaît véritablement que ce qu'il rejoue avec son corps. Il rejoue oculairement tout d'abord, puis il rejoue avec les mains, puis il rejoue avec l'ensemble du corps qui se met à répercuter – comme un miroir de chair – ce qu'il perçoit dans le visible. Plus tard il rejoue avec le langage. Puis il rejoue encore dans la mémoire à l'aide du langage. L'enfant en grandissant est une arborescence de ces jeux, de ces mimes sonores, de ces actions incorporées, de ces démarches soit fascinées et littérales et touchantes, soit caricaturées et outrées et risibles, de ces danses commémorant d'autres corps. Arborescence elle-même binaire, toujours bilatérale : avant-arrière, haut-bas, droite-gauche. Les mots sont binaires (comme les pôles physiques, comme le court-circuit qu'ils permettent), les phrases ternaires (comme les familles généalogiques, le petit provenant de ses deux géniteurs). Le corps est bilatéral (pour se mouvoir) comme le désir est sexué (pour se reproduire) et la langue oppositive (pour se parler). La libido sexuelle est de base 2 (comme la jalousie) et la reproduction sexuelle est de base 3 (comme la famille). La pulsation rythmique passe sans cesse, au minimum, de deux à trois. Tels sont les rythmes fondamentaux (la pulsion du cœur dans la vie fœtale sur laquelle se superpose la pulmonation de la psychè qui naît lors du cri de naissance du petit, ce cri déchirant prenant soudain le nom de l'âme).

Le père Jousse nommait *intussusceptio* ce puissant mimétisme qui se déploie après le surgissement atmosphérique du fœtus projeté dans l'enfance. Le nouveau-né dans un premier temps est extraordinairement fragile et néotène, puis, une fois que le langage a colonisé le corps, l'enfant devient puéril.

En bref, d'abord le milieu se mime lui-même. Puis la saisie du milieu (le mouvement de « *suscipere* » le monde externe) est portée à l'intérieur du corps animé avant même que la langue communautaire l'envahisse.





## DÉFINITIONS

Pour ce qui concerne les vivipares l'intime n'est pas interne. L'homme reçoit en rendant ce qu'il reçoit. Le don le domine. Do ut des. Le don est au cœur du dialogue linguistique : « je » donne afin que « tu » donnes.

L'homme donne afin de déclencher le retour qu'il fut lui-même dans le re-gard de ceux qui l'ont engendré, à l'instant où il est arrivé dans le monde atmosphérique, le souffle, la lumière, le groupe, la langue.

Dans toutes les sociétés humaines les sacrifices désignent les dons (les mises à mort solennelles) qui enclenchent ces revenir.

On nomme dieux ou forces (theos ou dynamis, deus ou virtus) ces destinataires du don plus fort que tout (de la rhyxis au fond de la physis, de la violentia au sein de la vis, de la force au cœur du réel). Les rituels formalisent ces transitions, ces saisons, ces reproductions des anciens dans les récents. Cette logique triphasée (agent, action, agi) se tient par conséquent en amont de la phrase (sujet, verbe, complément). Le soleil éclaire la terre. Le vautour fond sur la proie. La mère berce l'enfant. L'archéomimie, c'est l'ahan du bûcheron qui coupe le tronc. Le père Jousse disait dans sa langue toute théologique : Par l'archéomimie le corporage, ponctué par ses phonogrammes, se transforme en langage chanté, en évolutions dansées, cortèges maniaques et hantés et enchantés, oscillations répétitives et modélisantes. Restent toujours autour du parleur devenu mûr, adulte, quand il parle, dans l'air qui l'entoure, bien des gestes anciens ébauchés, fossiles, simiomorphes, étranges, fantômes errants qui projettent leur danse elliptique, oubliée, phylogénétique, irrésistible, silencieuse. La logique est d'abord un rythme. Même l'implication fut un balancement. Quand on dit « Si... alors... » quelque chose du corps prélinguistique va et revient comme une vague qui bat sans fin sa roche. Dans la causation quelque chose bondit encore d'un point à un autre pour prendre.

Le cerveau connaît trois états : l'éveil, le sommeil, le rêve. Les mouvements périodiques des yeux des dormeurs cherchent encore dans la nuit ce qui a affecté la vision. Le sommeil est le tiers. (On peut bien sûr dénombrer quatre états si on y inclut la mort. Mais le sommeil peut être dans ce cas considéré comme *mort périodique*





## KRISIS

*affectant le corps* dont on se réveille quand le soleil revient. Ou encore la mort peut être considérée comme un sommeil dépourvu de réveil au cours d'une nuit qui ne connaît plus de fin ni de vision ni de soi ni de lumière.)

À la suite de l'acquisition volontaire de la langue, le sens, dans le monde humain, s'articule selon trois dimensions : sachlich, zeitlich, sozial. Au sein du milieu on peut discerner trois mondes. 1. Le « ceci n'est pas cela » du monde concret, 2. Le « ja-a-dis mais pas encore » du monde temporel, 3. Le « seulement avec l'approbation de » du monde familial-social.

Face à l'axe cosmique, face au référent psychique, face au centre omphalique (le giron, le meson, l'agora, le forum, l'arène) de la cité (ou le foyer dans la famille) : trois obéissances. À partir de ces trois obéissances trois écarts possibles s'ébauchent à l'aube de la vie génitale, dont l'expérience se fait de plus en plus périphérique tout en continuant d'observer des cercles concentriques au sein du milieu.

\*

Lorsque l'enfant voit son reflet pour la première fois il se retourne vers la mère ; il attend d'elle un signe. Ce signe est l'ancêtre du oui ; l'enfant (l'in-fans, le non-parlant) devient alors, dans l'assentiment, le désir maternel fait homme. C'est ainsi que l'autorisation sociale remonte à l'approbation maternelle. Dans le miroir le moi a deux trous : ses yeux qui le regardent. Les yeux par lesquels il voit ne « se » voient pas. Ses yeux trous ont besoin des yeux de l'autre pour pouvoir voir, pour être « gardé » dans ce « regard », et ainsi continuer d'explorer. Les yeux de sa mère, les yeux de son père (le re-gard), les yeux de son maître (l'avis du vis-à-vis) – tous les yeux des substituts et des juges sont les yeux qui lui permettent de voir sans qu'il y ait moyen de se protéger de la prise qui s'y prépare ou de la mort qui s'y rêve.

Comme la socialisation implique l'intégration du sujet au groupe, l'apprentissage de la langue commune, le partage des valeurs et des préférences que le groupe prédétermine, la soumis-





## DÉFINITIONS

sion aux jugements des pères dans la succession généalogique et des principaux citoyens dans l'ordre hiérarchique, l'absence de nouveauté est la norme.

Dans une société l'œuvre originale est le véritable objet neuf. Il surgit comme un jusque-là jamais vu dans le visible. L'objet sans sujet. C'est ainsi que, dans le monde familial comme dans le monde social, l'écart le plus radical est celui de l'œuvre.

L'œuvre, par rapport à l'objet manufacturé, artisanal, définit *l'objet singulier imprévisible*.

Ce qui n'est pas attendu et qu'aucune norme n'encadre.

Dans l'œuvre la « chose qui n'était ni dans l'Être ni dans la société contemporaine » arrive dans le monde.

L'œuvre est ce mystère : Dans l'imitation la « désimitation » pointe son museau. Dans un premier mouvement ce qui n'est pas de ce monde rejoint naturellement (régressivement) la solitude humaine originaire (animale, prénatale, puis infantine). Cette autarkeia de la royauté cachée en chacun ne règne dans le regard de personne. Ce n'est pas le fond de l'identité car c'est le fond du corps. Comme le disent merveilleusement les Évangiles : « Ce qui n'appartient pas à ce monde n'a pas à être accueilli par lui ». Saint Jean ajoute dans son magnifique commentaire grec : Même la « joie de la lumière » ne l'accueille pas.

\*

Spinoza disait que l'ascèse de l'individualisation consiste à dénouer l'emprise des « passions tristes » des citoyens à l'égard de l'imperium de la cité. Ces passions sont dites « tristes » par Spinoza parce qu'extraordinairement contraintes, laborieuses, anciennes, asservissantes, refoulantes, domestiquées, humiliées, sans fierté, remplies de crainte et de honte. L'individualisation, qui vient à la suite de la socialisation comme une étrange perversion, impose le courage presque « héroïque » de rompre les liens affectueux et incroyablement imprégnants de la bande généalogique. Angoisse égale liberté. Dans le cas de Spinoza ce fut une terrible excommunication de sa communauté qu'il dut subir mais aussi une vio-

